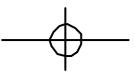
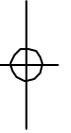
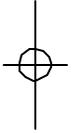
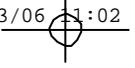
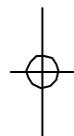
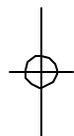


VOYAGE AUX PAYS DU COTON





OUVRAGES DU MÊME AUTEUR PAGE 291

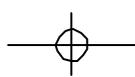
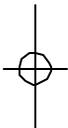


Erik Orsenna
de l'Académie française

Voyage aux pays du coton

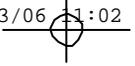
Petit précis de mondialisation

Fayard

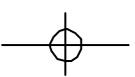
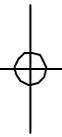
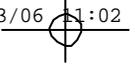




Le coton
Planche de l'*Encyclopédie* de Diderot



*Pour Solange, pour André.
Avec ma gratitude et mon affection*



INTRODUCTION

Les matières premières sont les cadeaux que nous fait la Terre. Cadeaux enfouis ou cadeaux visibles. Cadeaux fossiles, cadeaux miniers qui, un jour, s'épuiseront. Ou cadeaux botaniques que le soleil et l'activité de l'homme, chaque année, renouvellent.

Les matières premières sont des cadeaux qui parlent. Il suffit d'écouter. Elles nous chuchotent toutes sortes d'histoires à l'oreille : il était une fois..., dit le pétrole; il était une fois..., dit le blé.

Chaque matière première est un univers, avec sa mythologie, sa langue, ses guerres, ses villes, ses habitants : les bons, les méchants et les hauts en couleur. Et chaque matière première, en se racontant, raconte à sa manière la planète.

*
* *

Cette histoire-ci commence dans la nuit des temps.
Un homme qui passe remarque un arbuste dont les
branches se terminent par des flocons blancs. On
peut

imaginer qu'il approche la main. L'espèce humaine vient de faire connaissance avec la douceur du coton.

Lorsque les troupes d'Alexandre le Grand franchissent l'Indus en 326 avant Jésus-Christ, elles rencontrent des populations qui portent des vêtements plus fins et plus légers qu'aucun autre. Les soldats s'émerveillent, s'informent, ramassent des graines. De retour en Grèce, ils plantent. Les résultats doivent décevoir. On abandonne les essais. L'Occident oublie l'« arbre à laine ».

Plus proches de l'Inde, les Arabes importent ses tissus. Puis commencent à cultiver le coton en Égypte, en Algérie, jusqu'au sud de l'Espagne : Grenade, Séville... Ils filent, ils tissent. Depuis longtemps, ils ont donné un nom au flocon blanc : *al-kutun*.

Des siècles durant coexistent deux univers étrangers l'un à l'autre. Au Nord, des chrétiens vêtus de laine ou de lin. Au Sud et vers l'Orient, des musulmans habillés de coton.

Les croisades vont permettre, outre maintes entretues, quelques échanges. Bientôt, Venise développera son commerce. L'usage du coton, peu à peu, progresse en Europe.

Pendant ce temps-là, de l'autre côté de l'Océan, l'Amérique cultive aussi ses arbustes. Datant de plus d'un millénaire avant Jésus-Christ, des morceaux de cotonnades ont été retrouvés au Pérou. Et quand ils débarquent au Mexique, les Espagnols de Cortés s'extasient autant que jadis les Grecs d'Alexandre : les vêtements locaux sont incomparables de souplesse et de moelleux.

*

* *

XVIII^e siècle.

L'Europe se prend de passion pour les cotonnades. Les importations d'Inde ne suffisent plus. L'Angleterre, qui vient d'inventer les machines à filer et à tisser, décide de prendre le relais. Il lui faut de la matière première. Sa colonie américaine va lui en fournir. Dans toutes les régions situées au sud du 37^e parallèle (Carolines, Georgie, Floride, Alabama, Mississippi, Louisiane – vendue par la France –, Texas – arraché au Mexique –, Oklahoma, Arkansas, Arizona, Californie), on plante.

Pour récolter, on a besoin de bras. Une première mondialisation s'organise. L'Afrique, pour son malheur, entre dans la danse. L'industrialisation et l'esclavage avancent main dans la main. Tandis que Manchester et ses alentours se couvrent d'usines, Liverpool devient, pour un temps, le centre de la traite des Noirs.

Cent années passent. Les États-Unis ont gagné leur indépendance sans cesser de fournir en coton l'ancienne métropole. Mais un noble souci moral hante bientôt les autorités fédérales. Elles veulent interdire l'esclavage aux États du Sud. Lesquels refusent et décident de faire sécession. Comme on sait, une guerre s'ensuit. Qui va nourrir les métiers à tisser britanniques? Londres fait appel à deux de ses possessions, l'Égypte et l'Inde. Laquelle, un peu plus tard, offrira aussi sa production au Japon dont les tisseurs se sont réveillés.

Dans le même temps, le secteur textile français, qui a fini par se développer, commence à lancer la production dans son empire africain.

Le Brésil ne veut pas manquer le coche. Il plante. Dans la région de São Paulo où les terroirs ne sont pas les meilleurs, mais où l'économie, dopée par le café, s'emballé.

Bref, dès la fin du XIX^e siècle, la planète s'est couverte de cotonniers et d'usines, ceux-là ravitaillant celles-ci.

*
* *

Le coton réclame assez peu d'eau (soixante-quinze centimètres de pluie ou d'irrigation) ; mais, pour fleurir, il a besoin de beaucoup de chaleur et, surtout, de lumière. Il est aujourd'hui planté entre le 37^e parallèle nord et le 32^e sud, sur trente-cinq millions d'hectares, dans plus de quatre-vingt-dix pays. Mais quatre d'entre eux (Chine, États-Unis, Inde et Pakistan) représentent soixante-dix pour cent de la production mondiale. Viennent ensuite le Brésil (en forte progression), l'Afrique de l'Ouest, l'Ouzbékistan et la Turquie.

D'un bout à l'autre de notre globe, on fait référence au *coton*. Mais s'agit-il, partout, de la même plante ?

Le cotonnier est un arbuste de l'ordre des *Malvales*, famille des *Malvacées*, tribu des *Hibiscées*, genre des *Gossypium*. Des dizaines d'espèces sont cultivées.

Les *Gossypium herbaceum* et *arboreum*, dits « coton indien », donnent des fibres épaisses et courtes.

Le *Gossypium barbadense* procure les fibres longues et fines du coton égyptien.

Le *Gossypium hirsutum* fournit des fibres intermédiaires ; il représente quatre-vingt-quinze pour cent de la production mondiale.

Les humains ne sont pas les seuls à s'intéresser au coton. Les insectes en raffolent. Pour tenter de se débarrasser de ces prédateurs gloutons qui ravagent les récoltes, la recherche s'est mobilisée, financée par des entreprises géantes. Aujourd'hui, plus du tiers des cotonniers plantés sur la planète sont génétiquement modifiés. Une proportion qui, malgré les protestations des écologistes, s'accroît d'année en année.

*
* *

Le coton est le porc de la botanique : chez lui, tout est bon à prendre. Donc tout est pris.

D'abord, on récupère le plus précieux : les fibres. Ce sont ces longs fils blancs qui entourent les graines. Des machines vont les en séparer. Les fibres du coton sont douces, souples et pourtant solides. Elles résistent à l'eau et à l'humidité. Elles ne s'offusquent pas de nos transpirations. Sans grogner, elles acceptent d'être mille fois lavées, mille et une fois repassées. Elles prennent comme personne la teinture, et la conservent... La longue liste de ces qualités a découragé les matières naturelles concurrentes, animales ou végétales. La laine et le lin ne représentent plus rien. Si la fibre synthétique domine le marché du textile (soixante pour cent), le coton résiste (quarante pour cent).

Et c'est ainsi que le coton vêt l'espèce humaine.

Il ne s'en tient pas là. Il sert à fabriquer des compresses médicales, bien sûr, mais aussi des papiers spécialisés (dont les billets de banque), des films photographiques, des mèches de chandelle. Et, toujours soucieuses de se rendre utiles, ses fibres entrent dans la composition de

produits cosmétiques (laques, soins capillaires...), de pâtes dentifrices, de crèmes glacées... Et même si le goût de certaines sauces bolognaises, de certaines saucisses allemandes peut sembler étrange, comment imaginer qu'elles contiennent du coton ?

Les graines ne sont pas moins généreuses. Riches en protéines, elles nous fournissent, à notre insu, une bonne part de notre huile de table. Les hommes de marketing semblant craindre que l'indication « huile de coton » ne dégoûte l'acheteur potentiel, on la baptise d'un nom plus vague et général : « huile végétale ».

Les animaux, eux aussi, sont nourris de coton : ils mangent des tourteaux tirés des graines et de leurs enveloppes.

Les restes servent à la fabrication de savons, d'engrais, d'explosifs (glycérine), de fongicides, d'insecticides..., de caoutchouc synthétique. Il faut savoir que l'industrie pétrochimique raffole de ces résidus végétaux : elle les fait participer à cette cuisine mystérieuse qu'on appelle raffinage et qui conduit à des matières parmi les plus improbables, dont les plastiques.

Pour ceux que ces manœuvres angoissent, revenons à notre mère nature, à la paix des choses simples. Après la récolte, les tiges et les branches du cotonnier deviendront des litières pour les animaux. Ou bien les paysans les brûleront, faute de meilleurs combustibles.

*

* *

Voilà pourquoi tant de gens s'occupent de coton : plusieurs centaines de millions d'hommes et de femmes sur tous les continents.

Et voilà pourquoi, depuis des années, je voulais faire ce grand voyage. Quelque chose me disait qu'en suivant les chemins du coton, de l'agriculture à l'industrie textile en passant par la biochimie, de Koutiala (Mali) à Datang (Chine) en passant par Lubbock (Texas), Cuiabá (Mato Grosso), Alexandrie, Tachkent et la vallée de la Vologne (France, département des Vosges), je comprendrais mieux ma planète.

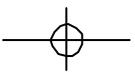
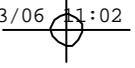
Les résultats de la longue enquête ont dépassé mes espérances.

Pour comprendre les mondialisations, celles d'hier et celle d'aujourd'hui, rien ne vaut l'examen d'un morceau de tissu. Sans doute parce qu'il n'est fait que de fils et de liens, et des voyages de la navette.

Saviez-vous que vers 1620, à Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, la colère des tailleurs ne cessait de gronder ? Une forte communauté chinoise venait de s'installer et offrait déjà des vêtements à bas prix qui ruinaient la concurrence¹.

Si vous voulez en apprendre plus sur la douceur, je veux dire sur les rudes coulisses de la douceur, prenez la route, approchez-vous de l'« arbre à laine ». Et tendez l'oreille.

1. Voir le très beau livre de Serge Gruzinski, *Les Quatre Parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, La Martinière, 2004.

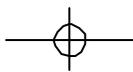
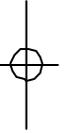
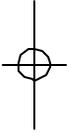




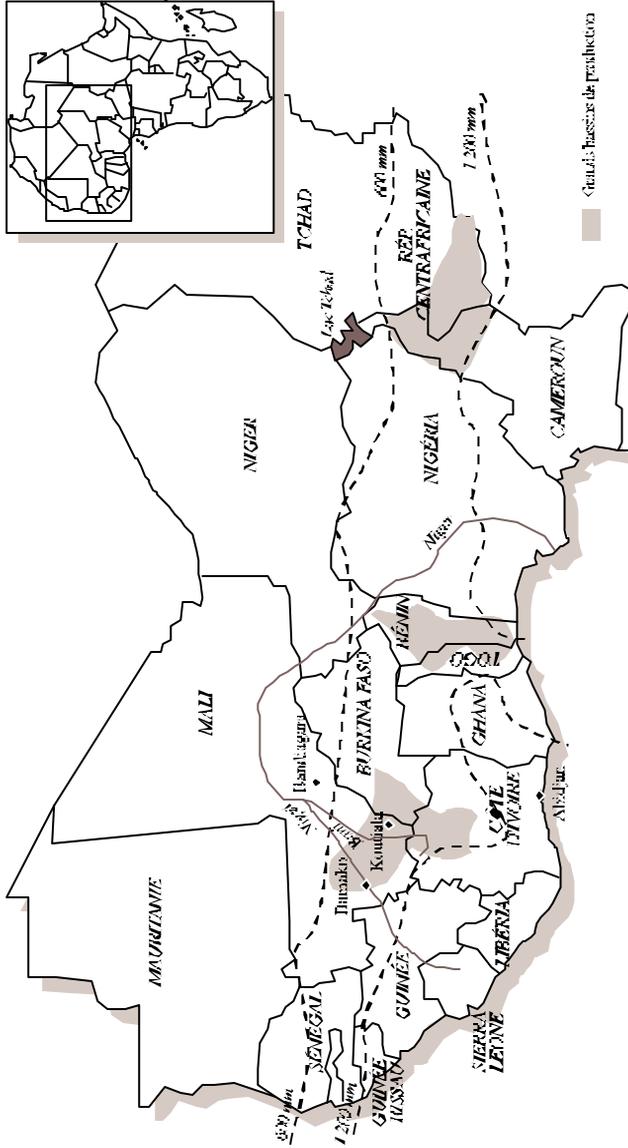
I

MALI

Tisser, parler, privatiser



Afrique



4 | 1 000 km.

Le mot soy

Le peuple Dogon habite au cœur de l'Afrique de l'Ouest, non loin de l'endroit mythique où le fleuve Bani se jette dans le fleuve Niger. De ce pays, Bandiagara est la capitale. *Bandiagara* veut dire « cuvette où viennent boire les éléphants ». Lesquels s'en sont allés, mais le nom est demeuré.

Les Dogons sont célèbres pour leurs masques géométriques et gigantesques, pour leurs greniers pointus accrochés à la pente escarpée d'une falaise. Et pour leur cosmogonie, l'une des plus riches, drôles, complexes et poétiques jamais inventées par des êtres humains. Il y est question de termitières-clitoris, de jumeaux fondateurs, d'un cheval incestueux, d'un septième génie, connaisseur parfait du verbe, d'un maître forgeron un peu maudit, d'un crochet à nuages, d'une fourmi très préoccupée de sexe, et de bien d'autres personnages. Dont le coton¹.

Les Dogons vivent du tourisme et de la culture des oignons, deux activités qui ne suffisent pas toujours à vaincre la faim.

1. Cf. Marcel Griaule, *Dieu d'eau*, Fayard, 1966.

C'est ainsi que, vers le milieu des années 1970, une dizaine de familles abandonnèrent leur falaise et se mirent en route vers le sud. Les terres qui leur furent offertes non loin de la frontière du Burkina Faso se révélèrent moins bonnes encore pour les céréales que celles qu'ils avaient quittées. Mais le coton y poussait.

Averties de cette bonne nouvelle, d'autres familles arrivèrent pour constituer aujourd'hui un gros bourg riche d'environ six cents âmes. Il fallait lui trouver un nom. Pour les raisons que l'on devine, Bandiagara-2 recueillit tous les suffrages.

Cette attirance pour le coton a de très vieilles racines chez les Dogons. Le vieux chasseur aveugle Ogotem-méli nous parle :

« Le jour venu, à la lumière du soleil, le septième génie expectora quatre-vingts fils de coton qu'il répartit entre ses dents supérieures utilisées comme celles d'un peigne de métier à tisser. [...] Il fit de même avec les dents inférieures pour constituer le plan des fils pairs. En ouvrant et refermant les mâchoires, le génie imprimait à la chaîne les mouvements que lui imposent les lices du métier. [...]

Tandis que les fils se croisaient et se décroisaient, les deux points de la langue-fourche du génie poussaient alternativement le fil de la trame [...].

Le génie parlait. [...] Il octroyait son verbe au travers d'une technique, afin qu'il fût à la portée des hommes. Il montrait ainsi l'identité des gestes matériels et des forces spirituelles, ou plutôt la nécessité de leur coopération.

Le génie déclamait et ses paroles [...] étaient tissées dans les fils [...]. Elles étaient le tissu lui-même et le

tissu était le verbe. Et c'est pourquoi "étoffe" se dit soy, ce qui signifie aussi : "C'est la parole." »

*
* *

Aux soirs de récolte, on croise dans la campagne d'innombrables carrioles tirées par des ânes. Elles viennent jusqu'à l'entrée du village déverser leur cargaison sur une étendue plate et soigneusement balayée.

Et la nuit tombe sur les petits tas de flocons blancs. Le lendemain, c'est fête lorsque arrive le camion de la société cotonnière. On pèse le trésor, ballot par ballot. On calcule. Un chiffre est annoncé. Le représentant de la société sort de sa poche une grosse liasse de billets. Il compte. Les visages s'éclairent. C'est en riant et en chantant qu'on jette le coton dans la benne. Cette tristesse, l'ai-je inventée, que j'ai cru lire dans les yeux des anciens lorsque le camion, sous les vivats des plus jeunes, s'en est allé vers l'usine ?

Autrefois, le coton cueilli demeurait au village et c'est au village qu'on le tissait et teignait.

Aujourd'hui, à peine cueilli, il disparaît. Et ne réapparaîtra sous forme de tee-shirt qu'après un très lointain voyage.

Alors, certains jours, les femmes du village revêtent leurs plus clinquants boubous, s'assoient sur des nattes devant la case principale et renouent avec la plus ancienne des traditions. Une à une, elles étalent sur une planche les petites boules de coton à peine sorties de leurs cocons bruns de feuilles séchées. Elles passent et repassent un rouleau de fer pour retirer les graines.

Puis, avec une sorte de peigne aux dents rouillées, elles cardent. Puis elles filent, c'est-à-dire qu'elles étirent la fibre, l'étirent tant qu'on croit qu'elle va se rompre, mais non, elle devient comme un trait qui bientôt s'enroule pour former un fuseau dont le ventre rapidement s'arrondit.

Pendant tout ce temps, qui dure des heures, les femmes devisent, gloussent et papotent à perdre haleine, tandis que leurs doigts continuent la danse apprise dans l'enfance et jamais oubliée malgré l'exil. Les plus jeunes donnent le sein à leur bambin.

De son séjour des morts, le vieux chasseur aveugle Ogotemméli doit se rassurer en contemplant ce spectacle. Les Dogons d'aujourd'hui n'ont pas oublié l'un des secrets majeurs : parler et tisser sont une même activité et se désignent par le même mot. Soy.

Le pays CMDT

La route est rouge et, dans la fraîcheur du matin, l'air sent l'eucalyptus. Je marche au côté de Mamadou Youssouf Cissé. Des silhouettes de toutes tailles s'agitent entre les arbustes. La récolte continue et les enfants ne sont pas les derniers à travailler. De temps en temps monte un refrain, une suite de rugissements plutôt. C'est une chanson d'encouragement :

*Vous ê tes des lions !
Vous ne serez jamais des lapins !
Vous ê tes des hyè nes !
Vous ne serez jamais des lapins !*

Mamadou Cissé traduit.

*Vous avez un nom !
Sachez ê tre à la hauteur !
C'est dans les champs que vous devez le prouver !*

Mamadou Cissé raconte.

En Afrique, la culture du coton remonte à la nuit des temps. De siècle en siècle, les traditions se perpétuent. Les villages plantent seulement pour se vêtir.

La colonisation bouleverse cette tranquillité bucolique. Les usines françaises ont besoin de matière première. L'administration crée des « Sociétés indigènes de prévoyance » animées par des chefs de travaux appelés « maîtres-laboureurs ». Les mots sont nobles, la réalité terrible : il s'agit de contraindre les paysans à produire du coton, toujours plus de coton. La chicote ne quitte jamais la main du maître-laboureur. La chicote est un fouet constitué de lanières nouées (peau de buffle ou d'hippopotame).

Les mœurs s'humanisent quelque peu au début des années 1950. Mais demeure l'ambition textile de la France. Une Compagnie voit le jour. Ses financements sont publics. Elle est chargée de mobiliser toutes les énergies au service du coton. L'indépendance ne change pas grand-chose, excepté un adjectif. La Compagnie n'est plus française, mais malienne. Le capital est toujours public (État français : 40 %; État malien : 60 %).

En 1972, Mamadou Cissé entre à la CMDT (Compagnie malienne pour le développement du textile). Il vient de finir ses études d'histoire. Il a vingt-cinq ans. On lui confie l'alphabétisation des paysans.

En bon Français, admirateur de l'Éducation nationale, je ne peux que m'étonner :

- C'était à la CMDT d'alphabétiser?

- Un paysan qui ne sait pas lire ne peut cultiver du bon coton! Grâce au coton, j'ai vu se réveiller les villages. L'un après l'autre. À commencer par celui-ci, Kaniko. C'est là que j'ai débuté.

La population se précipite. Les hommes vieux, les hommes jeunes, tout le monde masculin court vers mon guide. Les femmes, de loin, se contentent de

sourire. On se presse. On lui prend les bras. On le présente aux enfants. On lui montre les dernières motos chinoises Zhongyu et Dragon.

- Cadeaux du coton?

- De qui d'autre voulez-vous?

Les chèvres même arrêtent un instant de mâchouiller leur chewing-gum favori, les sacs plastique.

Mamadou Cissé est un homme modeste. Il ne m'avait pas dit qu'avant de prendre sa retraite, il dirigeait l'antenne régionale de la CMDT.

Après les (interminables) salutations d'usage, on nous a trouvé deux sièges (une chaise de cuisine jaune et l'autre rouge). En compagnie des autorités, nous voici installés sous une toiture de bambous qui fait office d'arbre à palabres. Le reste du village se tient debout, tout autour. Et l'on continue de noyer Mamadou Cissé sous des flots de paroles.

Il agite la main comme on écarte une mouche, il ne veut pas traduire. « Rien d'important... nouvelles des familles... » Le maire prend le relais :

- Nous le remercions. Pour l'école, pour la route refaite, pour le centre de santé, pour le quatrième puits, pour le dernier stage sur les insecticides...

L'homme modeste a entendu. Il proteste :

- Ce n'est pas moi, c'est la CMDT.

- Mamadou ne l'avouera pas, mais Kaniko est son enfant. Regardez nos arbres, par exemple. Vous avez déjà vu autant d'arbres dans un village africain? Ailleurs, on les a coupés depuis longtemps pour les brûler. Ici, nous les respectons. Parce que Mamadou nous a appris que les arbres font de l'ombre et appellent la pluie, et que le coton a besoin d'ombre et de pluie. Le coton n'aime pas que les arbres. Les autres plantes

sont ses amies. Car le coton est une plante difficile : celui qui sait le cultiver sait tout cultiver. Et d'abord le maïs, le sorgho, les céréales. Et puis le coton, on le sème tous les ans. Ce n'est pas comme le café ou le cacao, qu'il faut planter pour longtemps. Avec le coton on est libre, on peut changer de culture. D'ailleurs, il faut changer. Sans ça, la terre fatigue. Le coton est notre locomotive.

- Pardon ?

- La locomotive de notre développement. Et le coton ne donne pas seulement de l'argent. On lui doit la paix, la bonne entente. Sans lui, les hommes sont plus pauvres. Donc ils se battent entre eux...

Je montre une sorte de boutique, là-bas, au coin de la place, pas loin du tas d'ordures. D'après son enseigne, elle s'appelle Kafo Jiginew.

- *Kafo* veut dire « union » et *Jiginew*, « grenier ». C'est l'union des greniers, notre banque, gérée par nous, les paysans. Sans insecticides, pas de coton. Et sans crédit, pas d'insecticides. Devinez qui nous a enseigné les bases de la finance ?

On m'explique, avec patience et fierté. Le coton est acheté à un prix garanti. Sur la base de ces ressources prévisibles, la banque fait crédit. Un crédit qui va servir au coton (achat des insecticides et pesticides nécessaires), mais aussi à toutes les autres cultures (outils, semences, bêtes...). Et voilà comment, *via* le crédit, le coton a développé notre région !

*

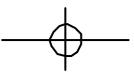
* *

Sommes-nous bien toujours au Mali?

On se croirait plutôt au *pays CMDT*. Un pays dont tous les services publics sont assurés par cette compagnie. Un pays important par sa taille (le tiers sud du Mali officiel) et par le nombre de ses habitants (près de trois millions). Un pays privilégié; dans les autres régions, là où le coton ne pousse pas, là où la CMDT ne règne pas, l'existence n'est pas comparable : plus pauvre, démunie, abandonnée à elle-même.

Ce pays est menacé par un ennemi farouche, la *privatisation*.

Au village de Kaniko, personne ne comprend bien les modalités de cette mesure. Mais tout le monde a compris qu'elle signera la fin de ce *pays CMDT*. Et l'accueil, si chaleureux, fait à Mamadou Cissé, il m'a tout l'air d'une chanson magique. En saluant si fort l'homme qui incarne l'époque bénie, peut-être l'empêchera-t-on de fuir?



Koutiala

Je connais bien d'autres capitales d'une matière première. Manaus, reine passée du caoutchouc, Johannesburg, métropole de l'or et du diamant, Koweït City, fille bénie du pétrole... Toutes ont profité de leur aubaine pour s'embellir.

Pas Koutiala, pourtant principale cité malienne du coton. On la surnomme le « Paris de l'Afrique », tant la lumière et la profusion sont censées y régner. Pour trouver quelque fondement à cette comparaison, il faut une imagination hors du commun ou ce trouble oculaire qui affecte la vision de certains tiers-mondistes particulièrement militants.

Koutiala grouille de bonne humeur, de couleurs et de cet acharnement à vivre qui émerveille et bouleverse le voyageur dans toutes les villes africaines. Des enseignes à chaque pas font sourire, tel ce panneau annonçant un garage « Espoir Autofreinage », une banque mutualiste « Ici, on ne prête pas aux riches », ou vantant la farine de froment « Mosquée rouge ». Mais où sont passées les très conséquentes royalties que les équipes municipales successives ont reçues de l'or blanc ? Sûrement pas dans les équipements collectifs, malgré les efforts de la ville d'Alençon dont une banderole, sur la façade de la

mairie, vante le « jumelage exemplaire ». Sous le pont Patrice-Lumumba, le souvenir de rivière n'est plus qu'un cloaque immonde, un égout en plein air où se baignent néanmoins les enfants. Les échoppes du marché ont été chassées de leur aire par la spéculation immobilière et s'installent n'importe où, bloquant toute circulation. Et partout cette saleté, partout les tas d'immondices, les monceaux d'ordures, de sacs plastique, de pastèques pourrissantes...

Pourquoi les Africains, si soigneux d'eux-mêmes, si méticuleux dans leurs ablutions privées ou religieuses, abandonnent-ils toute ambition d'hygiène dès qu'il s'agit de leurs villes?

Le nauséabond régnant, on ne remarquera guère les remugles, pourtant prenants, échappés du campus industriel, fierté et raison d'être de Koutiala. C'est une ville dans la ville, une vingtaine d'hectares en plein centre. Six usines s'y activent jour et nuit, sept jours sur sept. Ces usines ont faim, une faim perpétuelle de coton. Une file ininterrompue de camions vient les nourrir. Ils avancent jusqu'à de gros tubes mobiles qui, telles des trompes d'éléphants monstrueux, aspirent les tonnes de flocons blancs. En quelques quarts d'heure, la benne est vidée et c'est au tour de la suivante. Pour tenter d'échapper à la poussière qui brûle les yeux et ronge les poumons, les ouvriers portent des lunettes de plongée et de gros masques qui leur prennent le nez et la bouche. Cet équipement de fortune les fait ressembler à des mouches géantes. Le travail est des plus pénibles. Aucune pause. Seules interruptions : les pannes. Et, une fois l'an, la journée qui fête la fin du jeûne. Vous qui croyez les Africains paresseux, venez donc faire les trois-huit à Koutiala!

Les quatre premières usines appartiennent à la CMDT. Elles égrènent la fibre, elles la nettoient, elles la plient, elles l'empaquettent, elles la pèsent. Des norias de diables prennent en charge les gros ballots bleus (deux cent vingt kilos chacun), les transportent et les hissent sur des tas immenses où ils attendront que le marché mondial veuille bien s'intéresser à eux.

Les deux autres usines sont le domaine d'Huicoma et s'occupent des graines. On les triture, on les presse, on les chauffe, on leur fait subir toutes sortes de cuisines. D'un côté sortent de petits cylindres brunâtres dont, paraît-il, raffole le bétail. De l'autre coule une huile. Une fois décolorée et débarrassée de son odeur (pestilentielle), elle ira sur les tables maliennes pour y agrémenter l'ordinaire.

*
* *

La nuit, la nuit profonde et poisseuse de l'Afrique tombe sur Koutiala. Sortant de l'enclave immense où, protégées par de hautes clôtures, bourdonnent les six usines, on ne peut que tomber sur eux. Et frissonner. On dirait une armée prête à envahir. Ils sont si nombreux. Et même si leurs moteurs sont éteints, il y a de la colère contenue dans ces mastodontes.

Les camions.

Des camions innombrables, plus de six cents, d'après la rumeur.

Et ils attendent.

Attendent des semaines pour décharger leurs cargaisons de coton ou de graines. Sur dix rangées attendent leur tour parce que personne n'a prévu d'entrepôt de

stockage : l'usine se nourrit en puisant directement dans les bennes. Attendent devant les portes fermées ou dans les ruelles avoisinantes, garés tant bien que mal.

Et c'est pour cela que l'attente fait partie du coton : l'attente des camions et des camionneurs pendant les deux mois de récolte. Et l'attente pire encore pendant le reste de l'année, puisqu'il n'y a plus rien à transporter.

De temps en temps, un grondement annonce qu'un camion se met en marche. Dieu, ou l'usine, a eu pitié de lui. Sa patience est récompensée. Il va pouvoir se débarrasser de sa cargaison.

De proche en proche, des dizaines, des centaines de grondements répondent. Les interminables files s'ébranlent. Puis le silence revient. L'attente a repris.

J'ai appris qu'il y a trois catégories chez les camionneurs. Les propriétaires : on ne les voit jamais. Les chauffeurs : ils entrent en scène seulement lorsque le camion bouge, c'est-à-dire rarement. Et les apprentis : ceux-là ne quittent jamais leur camion. Ils partagent tout de sa vie, c'est-à-dire surtout l'attente. Un apprenti camionneur digne de ce nom vit sous son camion, entre le double train avant et le triple train arrière : c'est là qu'il installe son lit de camp, là qu'il accroche son transistor, là qu'il prépare son thé vert. Certains apprentis dressent une tente devant le pare-chocs : il me semble que leurs confrères les regardent un peu de travers. Un bon apprenti camionneur ne s'isole pas de son camion.

Ces jeunes gens n'ont qu'une espérance : s'élever un jour jusqu'au statut de chauffeur. Il leur faut donc réunir assez de fonds pour financer un permis de conduire. Entreprise plutôt difficile puisqu'ils... ne

sont pas payés! Seulement nourris (à peine) et de temps à autre « encouragés » par un petit billet.

En conséquence, ils attendent.

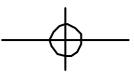
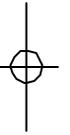
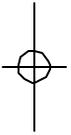
Pour être juste, leurs supérieurs, les chauffeurs, attendent aussi. L'Afrique, comme on sait, n'est pas avare de guerres civiles. Lorsque, par exemple, Abidjan, par suite de troubles, voit son port fermé, il faut passer par le Togo, le Ghana pour livrer les balles de coton. D'où quelques centaines de kilomètres en prime et *des mois* d'attente supplémentaires.

Pour tuer le temps, interminable, chauffeurs et apprentis ne cessent d'embellir leurs gros compagnons. Non contents de les laver, de les briquer, ils les décoorent. Ainsi, peints sur toutes les surfaces possibles (pare-brise, bâche, pare-chocs, caisse à outils...), d'innombrables chefs-d'œuvre naïfs égaiant les parkings : paysages typiques (savanes et forêts), bestiaire nostalgique des époques où l'on croisait encore quelques animaux en Afrique (lions, girafes, éléphants, aigles) ou salutations géopolitiques (drapeau des États-Unis d'Amérique).

Mais la plus belle créativité de ces artistes de la route (immobile) s'exprime dans les devises et maximes amoureusement calligraphiées : « La beauté du garçon, c'est le travail », « Tout passe », « Qui sait l'avenir? », « J'ai peur de mes amis, même de toi », « Ne m'approche pas trop près », « Dieu donne en secret », « Le retard n'empêche pas la chance »...

Toute une philosophie se trouve là développée : « Tu peux échapper à tous les fauves, sauf à celui qui porte ton destin. »

Quelle plus exacte incarnation des maux de l'Afrique que ce triste destin des apprentis camionneurs ?



La leçon du Burkina

Pourquoi privatiser?

Pourquoi détruire cette enclave de (relative) douceur dans cette Afrique de l'Ouest où la vie est si dure?

La réponse appartient au marché mondial. Tant que les cours du coton demeuraient à des niveaux élevés, on pouvait se permettre de laisser agir à sa guise la CMDT. Chacun savait que ce kolkhoze géant, plus grosse entreprise cotonnière de la planète, ne méritait pas que des éloges sur sa gestion. Chacun devinait les trafics qu'elle couvrait, les corruptions qu'elle nourrissait. Quand une seule société publique recueille la moitié des recettes d'exportation d'un pays, les puissants de ce pays, quel qu'il soit, résistent difficilement à la tentation de puiser dans la caisse. Mais l'objectif premier étant atteint : l'indéniable développement rural, toutes les autorités, d'ailleurs complices, voire intéressées, fermaient les yeux.

La situation change lorsque s'effondre le prix du coton. Par crainte d'allumer la colère des campagnes, le gouvernement n'ose pas répercuter la baisse. Il continue d'acheter la récolte aux cours antérieurs. Les déficits de la CMDT se creusent, ils pèsent sur

son propriétaire majoritaire, l'État malien. Un État déjà exsangue, donc contraint de faire appel au crédit international.

La Banque mondiale pose ses conditions : je vous aide, mais vous privatisez.

*
* *

François Traoré est d'abord paysan. Ses champs se trouvent sur la route de Bobo-Dioulasso, à l'extrême ouest du Burkina. Mais c'est également un syndicaliste. Il préside deux unions de producteurs de coton : celle de son pays et celle de l'Afrique tout entière. À ce titre, on l'a vu à Cancún porter le fer contre les pays industrialisés. Personne mieux que lui ne connaît les forces et les fragilités de son continent.

Son diagnostic sur la situation malienne ne s'embarasse pas de prudences diplomatiques.

– S'ils doivent privatiser aujourd'hui, c'est qu'ils ont manqué le coche hier. Il est bien beau de réclamer des délais. Mais n'oublions pas la réalité des affaires : si la situation continue de se dégrader, quelle société privée voudra s'engager?

Sans trop de mal, le Burkina Faso semble traverser la crise et la chute des cours mondiaux. Quel est son secret ? L'histoire mérite d'être contée, car elle montre l'existence (et la viabilité) d'une troisième voie entre la privatisation et le kolkhoze d'État.

Au début des années 1990, le vieux système ne satisfait plus personne. Depuis toujours, c'est le village qui est caution solidaire des emprunts contractés pour payer engrais et insecticides. Or certains villageois

utilisent ces crédits à d'autres emplois plus... personnels. En outre, la production stagne, car le paiement du coton livré est des plus aléatoires.

Célestin Tiendrébeogo, directeur de la société nationale Sofitex, ouvre le débat. Pour le nourrir, il invite quatre leaders paysans à visiter les pays voisins pour s'inspirer des réussites et, si possible, éviter les erreurs. Les Maliens, forts de leur toute-puissante CMDT, reçoivent non sans condescendance ces Burkinabés modestes et désemparés.

Le quatuor, animé par François Traoré, revient avec des idées claires et des propositions radicales. Acceptées par Tiendrébeogo.

Le principe de cette réorganisation est simple : les paysans doivent devenir de vrais *partenaires*. Pour cela, il faut dépasser les solidarités de village : une Union *nationale* des producteurs est créée. Mais ce syndicat doit être directement intéressé à la gestion du système. L'État accepte de se désengager. Trente pour cent de la Sofitex sont cédés aux producteurs. Ceux-ci, pour financer cette acquisition, doivent renoncer à leurs primes. La pédagogie commence. On met en place les nouvelles règles du contrat. Pour chaque campagne, un prix plancher et garanti est fixé. Les bénéfiques, s'ils existent, seront répartis entre les producteurs et viendront compléter les premiers versements.

Les débuts ne vont pas sans débats, parfois violents. Pourquoi, s'indignent les paysans burkinabés, nos prix sont-ils plus bas que ceux offerts tout près, juste de l'autre côté de la frontière, à nos collègues maliens ? Lesquels ricanent.

Cinq ans plus tard, la bonne humeur a changé de camp.

Fragilisée par des déficits croissants, la CMDT est poussée à la privatisation, avec les démantèlements qui vont de pair. Et les producteurs maliens campent sur des revendications de prix irréalistes, sans doute parce qu'ils ont été exclus des responsabilités : malgré les promesses, ils n'ont reçu aucune part du capital de la Compagnie. Tandis que la Sofitex, plutôt en bonne santé, nargue les « experts internationaux ». La cogestion décidée par les Burkinabés n'appartient pas à l'orthodoxie libérale prônée par la Banque mondiale. Mais quels arguments invoquer contre un système qui marche ?

François Traoré se demande :

- Le Mali saura-t-il, sans ruiner sa filière, rattraper le temps perdu ?

Et moi, je me souviens de la devise d'un des camionneurs : « Le retard n'empêche pas la chance. »

Fétichistes

Sur la route de Bamako, un peu avant Ségou, Niessou ressemble à tous les autres villages de la région : quelques dizaines de cases, autant de greniers et, un peu à l'écart, une étendue plane où des monticules de coton attendent le ramassage. Juste en face, nous sommes contraints de nous arrêter. Notre Peugeot vient de crever. Il faut changer la roue malade. Pourquoi tant de hâte et de fébrilité chez notre chauffeur ? Pourquoi tant de raideur et même d'impolitesse en répondant aux salutations de la petite foule venue assister à la manœuvre du cric ? Et pourquoi démarrer si vite, à peine le dernier boulon serré ? Et maintenant, pourquoi continuer d'accélérer ?

Rien ne presse. Il n'est que sept heures et, pour une fois, l'Afrique est douce. Des oiseaux gazouillent, leur tête est pourpre et leur poitrine bleue, sans doute des soui-mangas. Le jour traîne encore avant de se lever vraiment. Un très léger voile de brume reste accroché aux cimes des bois voisins. Sachant qu'elle ne durera pas, très bientôt tuée par le soleil, on goûte comme un cadeau cette fraîcheur qui monte de la terre.

Pourquoi fuir ?

La réponse ne viendra pas du chauffeur, mais de Mamadou Cissé. Et seulement le lendemain, au petit déjeuner. Lui aussi s'était tu jusque-là.

Niessou est un village de puissants fétichistes. Nul n'y passe sans crainte. Et personne, sous aucun prétexte, ne s'y aventure la nuit.

Il y a bien des années, la CMDT avait prêté une grande bâche à Niessou. Une « bâche expérimentale » pour apprendre aux villageois à mieux stocker leur coton. Comme convenu, un agent de la CMDT revint, un beau jour, chercher la bâche. Refus du village. Discussion. Pour que l'ordre public soit respecté et la bâche rendue, le préfet est saisi.

– Je suis à deux mois de la retraite, répond le préfet. Il s'agit de Niessou. Je préfère transmettre le contentieux à mon successeur.

Ainsi fut fait. Une transmission jugée tout à fait judicieuse par le successeur. Qui, lui-même, transmet le contentieux à son successeur. Lequel...

Bref, la « bâche expérimentale » se trouve toujours à Niessou.

Bonne chance aux privatiseurs!

Bamako

À deux pas de la gare, une petite dame plus toute jeune règne sur un gros bunker blanc. Son visage ressemble à celui d'un oiseau, pointu, osseux, surmonté d'un casque de cheveux gris impeccablement séparés par une raie. Elle vous reçoit avec cette sorte de gentillesse automatique des bonnes maîtresses de maison, leur réel souci de bien accueillir le visiteur, quel qu'il soit. Ses gardes, nombreux et musculeux, ont des manières plus rudes.

La dame s'appelle Vicki Huddleston. C'est l'ambassadeur des États-Unis. D'une voix douce, elle dit sa conviction. Et l'on devine que rien, jamais, ne l'en fera changer.

Sa leçon de bon sens libéral est impeccable.

Il faut repartir sur des bases saines, dit-elle. Chacun doit faire son métier. Une société cotonnière a pour mission de produire du coton, et du coton rentable, pas d'alphabétiser les populations, ni d'entretenir des routes, ni d'ouvrir des dispensaires.

Et un État a d'autres tâches que de combler les déficits d'une société beaucoup trop lourde et bien trop mal gérée.

Donc la privatisation s'impose.

Le FMI et la Banque mondiale le recommandent au Mali depuis des années. Ils ont prévu des financements pour accompagner la mesure.

Mais le Mali continue à repousser, repousser, repousser...

Mme Huddleston soupire. Cette lenteur, tellement contraire à l'intérêt du pays, semble l'atteindre personnellement. « J'ai beaucoup voyagé, depuis mon arrivée. Ce peuple m'a émue. J'aime le Mali. »

Je lui fais part de l'inquiétude des paysans. La CMDT leur apporte tant...

- Si l'État ne prend pas le relais, nous confierons la formation et la santé à des ONG. Je fais confiance à leur efficacité...

Pauvres Maliens! N'ont-ils le choix qu'entre un kolkhoze dépassé et une privatisation sauvage accompagnée par les compresses de la charité?

Vais-je me montrer impoli, gâcher soudain l'aménité de l'entretien? Je quitte un instant le Mali. Je traverse l'Atlantique. J'évoque ces subventions gigantesques versées par l'administration de Washington aux producteurs de coton américains. Ne faussent-elles pas le libre jeu de la concurrence, ne vont-elles pas contre la loi du marché? En un mot, les agriculteurs de Kaniko, qui réclament la fin de ces distorsions, ne sont-ils pas plus *libé raux* que leurs collègues du Texas?

Vicki me sourit comme à un enfant attardé ou décervelé par le soleil. Du même ton si doux, elle me conseille de ne pas tout mélanger.

- L'Afrique a la manie d'accuser les autres continents de ses propres problèmes au lieu de trouver par elle-même, en elle-même, des solutions. Pour votre

enquête, vous allez vous rendre dans mon pays, j'imagine ? Si vous êtes honnête, vous y verrez une agriculture moderne. Bon voyage.

*
* *

J'ai connu Amani Toumani Touré dans la bonne ville française d'Annecy, durant l'été 1992. Une rencontre avait été organisée par le Club Aspen sous la présidence de Raymond Barre. Il était arrivé en héros de la démocratie.

Le 24 mars 1991, alors colonel de parachutistes, Amani avait arrêté Moussa Traoré, l'homme qui tyrannisait le Mali depuis plus de vingt ans.

Et, le 8 juin 1992, il avait tenu sa promesse, seul de sa sorte parmi ses confrères militaires africains : il avait rendu le pouvoir à un civil, Alpha Oumar Konaré, démocratiquement élu à la tête de la république du Mali.

Ses actions ultérieures n'avaient pu qu'accroître sa légende : ses nombreuses missions de bons offices sur le continent, son action continue en faveur des enfants malades... Le peuple malien vient de l'élire à la charge suprême. Il me reçoit donc cette fois dans son nouveau logis, le palais présidentiel.

On sait que Bamako, en bambara, veut dire « marigot aux caïmans ». Est-ce pour cela – prendre un recul prudent – que des esprits avisés ont choisi d'installer les principales administrations sur une hauteur ? La Colline du Pouvoir domine donc la ville. Sur l'autre colline, vers l'est, on a construit l'hôpital.

Le président ne me cache pas son angoisse : « Avant, notre coton, nous l'appelions l'"or blanc". Et nous

nous y connaissons en or, puisque nous en extrayons plus de cent tonnes par an. Longtemps, le coton a été notre meilleur allié. Vous avez lu cette étude ? En cinq ans, la pauvreté a reculé de dix pour cent dans les zones cotonnières et augmenté de deux pour cent ailleurs. Aujourd'hui, l'or blanc est en train de devenir notre malédiction. Le coton, c'est la moitié de nos recettes d'exportation. Le coton fait vivre, directement, près du tiers de notre population : trois millions et demi d'hommes et de femmes ! Et peut-être quinze millions supplémentaires chez nos voisins ! Comment voulez-vous que nous renoncions au coton ? C'est vrai, j'ai accepté de garantir aux paysans un prix supérieur au cours mondial. Comment pouvais-je faire autrement ? Ils se soulevaient ! C'est ça, la volonté de la Banque mondiale : une autre zone d'instabilité, dans le sud de notre pays, aux frontières mêmes de la Côte-d'Ivoire d'où ne cessent d'arriver des réfugiés ? Comment voulez-vous que je les nourrisse ? Et mes trois millions et demi, s'ils n'ont plus rien à manger, ils viendront d'abord en ville. Et ensuite, direction la France, par tous les moyens : ils s'accrocheront même aux trains d'atterrissage des avions. C'est ça que vous voulez ? »

Dans la grande salle des entretiens, impersonnelle et glacée, où, quelques nobles peintures exceptées, tout est crème, les lustres, les canapés, la table basse, Amani Toumani Touré n'a rien perdu de sa flamme. Au contraire, on dirait que la présidence l'a rajeuni. Il parle simple et clair, sans ces fleurs rhétoriques dont les dirigeants africains truffent leurs discours.

« On nous accable pour notre déficit. Mais personne n'aborde les causes de ce déficit. Sans les subventions qu'ils reçoivent de leur État, les agriculteurs américains

produiraient un coton plus cher que le nôtre. Depuis l'indépendance, nous avons multiplié par vingt notre production. Depuis quarante ans, jour après jour, nous avons lutté pour nous améliorer. Nous avons joué à fond le jeu de la concurrence. Sans la moindre chance de gagner, puisque le joueur le plus puissant triche.

« Et contre la guerre des monnaies entre l'Europe et les États-Unis, que pouvons-nous? Par notre appartenance à la zone franc, nous sommes pieds et poings liés à l'euro. Dès qu'il monte, notre coton vaut moins cher, puisqu'il est acheté en dollars. Vous trouvez ça normal? Un pays parmi les plus pauvres accroché à la monnaie la plus haute? Plus elle grimpe, plus nous tombons. Et personne ne proteste. Et surtout pas la Banque mondiale. »

D'un geste un peu maladroit, agacé, il remonte les manches de son boubou bleu brodé – décidément, ce boubou ne lui va pas : trop vaste, trop joli, trop brodé. Le président se redresse.

« La privatisation, d'accord. Il paraît que nous n'avons pas le choix. Mais je ne laisserai pas la Banque mondiale casser notre filière entière par trop de précipitation. Il nous faut du temps. Il y a des moments où je me demande si tel n'est pas leur objectif : casser notre filière. Cette destruction arrangerait nos concurrents, et vous voyez lesquels. Dites-leur bien, puisque vous allez à Washington : je ne transigerai pas sur le temps. »

L'angoisse est palpable chez ce militaire qui a traversé bien des crises et n'a jamais manqué de courage. Que Dieu, s'Il existe, protège les présidents du Mali! Leur tâche n'est pas simple.

C'est au temps que je pense en sortant du palais, ou plutôt à la confrontation brutale des temps. La

mondialisation n'est pas seulement une affaire d'espace. Elle a ouvert la guerre des horloges.

Aux siècles précédents, les économies nationales ne se pressaient pas trop : elles se construisaient, bien à l'abri de frontières douanières très hautes et très étanches. Elles ne s'ouvraient qu'une fois assez fortes pour se mesurer aux rivaux les plus redoutables. Aujourd'hui, ces protections, ces lenteurs « éducatives » ne sont plus autorisées. À peine a-t-on commencé à naviguer qu'il faut affronter le vent du large.

Cette accélération a-t-elle un sens ? Beaucoup d'experts pensent que dans cinq ans, dans dix ans tout au plus, la Chine, l'Inde, le Pakistan... devront diminuer leur production de coton. Les bonnes terres sont rares et les populations croissantes : comment les nourrir sans développer les cultures vivrières ?

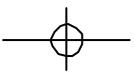
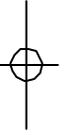
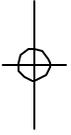
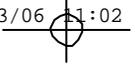
L'Afrique, qui n'a pas de contraintes de superficie, pourrait alors tirer son épingle du jeu.

Mais dans cinq ans, dans dix ans, que restera-t-il du coton malien ?

On dirait que Nicolas Normand, notre ambassadeur, qui m'accompagne, a deviné mes préoccupations temporelles. Mais, à son habitude, il change de dimension. Il n'est pas que diplomate. C'est un savant passionné par la nature. Il me fait remarquer que sur notre gauche, au pied de l'escalier de marbre, là où je n'avais cru voir qu'une sorte de palmier, est un *Cycas revoluta*, une plante rescapée de l'ère primaire, un fossile botanique vieux de cinq cents millions d'années. Le chef du protocole présidentiel hésite : doit-il prendre congé de nous ou suivre la leçon ? Le chauffeur, lui, semble avoir l'habitude. Il m'a avoué la seule vraie difficulté de son travail : quand l'ambassadeur

crie, il lui faut piler net, même au milieu d'un cortège officiel. C'est qu'un oiseau rare traverse le ciel, un courvite Isabelle, un francolin de Clapperton...

Juste avant de redescendre vers Bamako, l'ambassadeur change de science. Il paraît que le plateau de grès sur lequel nous nous trouvons est l'une des plus vieilles terres du monde. Elle date d'il y a deux à trois milliards d'années, avant l'ère primaire, le précambrien. À cette époque, notre planète n'avait qu'un seul continent, le Gondwana. Nous sommes à l'endroit même où se tenait son centre.



Maudite soit la fripe !

Par sa stature, son autorité naturelle, le respect qui l'entoure, les légendes qui l'accompagnent, les récits de ses combats altermondialistes et la flamboyance de ses boubous, Aminata Traoré est une reine.

Une reine qui se bat.

Contrairement à tant d'autres Africains, inlassables pourfendeurs verbaux de l'impérialisme mais calfeutrés dans le si confortable statut d'experts des institutions internationales, elle a quitté l'ONU et ses missions hautement rémunératrices. Elle a choisi le « privé ». Dans son quartier de Bamako, elle a ouvert un hôtel, un restaurant, une galerie d'art, une boutique de mode où elle présente les créations de sa fille Awa. L'ancien président l'a nommée ministre (de la Culture). Puis, sans doute un peu jaloux, l'a renvoyée.

Elle a retrouvé ses affaires, elle a planté des arbres. Et, haïssant la saleté (« la honte de l'Afrique »), elle a mobilisé les jeunes de son quartier pour qu'ils nettoient toutes les rues alentour et curent les canaux qui font office d'égouts.

Je partage souvent son diagnostic sur les maux du continent, mais discerne mal quels remèdes elle

propose. Qu'importe! C'est une reine qui se bat, et une inépuisable.

Auprès d'elle, je m'étonnais de l'absence de toute industrie textile dans ce Mali si gros producteur de fibres. Une usine a besoin d'énergie et le Mali manque d'énergie. Était-ce la seule raison?

En guise de réponse, elle m'a seulement conseillé d'aller sur les marchés.

C'est là que j'ai fait connaissance avec la fripe. Des montagnes de vêtements, déchargés des camions sur la terre battue du sol. Le plus bas du plus bas de la gamme. Et même, pour beaucoup, plus bas encore que le bas puisque les pantalons, les jupes, les robes, les tee-shirts même étaient usagés. Une armée de tailleurs s'en emparaient et, génies de la récupération, leur redonnaient quelque semblant de fausse jeunesse : certains, avec des ciseaux, découpaient des lanières de caoutchouc dans des chambres à air pour remplacer les élastiques des caleçons. J'ai demandé l'origine de la fripe. On m'a ri au nez : « Qui peut savoir ? » En regardant mieux, j'ai vu des pull-overs qui passaient directement des sacs d'organisations humanitaires aux étals des marchands...

Comme l'aide alimentaire qui, concurrençant les paysanneries, porte si souvent en elle les germes des famines futures, le don ruine la production locale. En une étrange complicité, l'industrie chinoise s'alliait à la charité du Nord pour détruire dans l'œuf toute velléité de textile malien.

Dans les années 1970, les pays d'Afrique de l'Ouest et du Centre avaient essayé d'attirer des investisseurs pour créer des usines de filature et de tissage. Peu sont venus et presque aucun n'est resté. Outre la fripe

(vingt-cinq pour cent du marché), comment résister aux importations sauvages asiatiques qui se moquent des soi-disant barrières douanières? Et comment lancer une industrie de luxe lorsque les élégantes exigent pour leurs pagnes, au lieu des tissus locaux, le wax hollandais?

Au seul Ghana, on se fait devoir et fierté de « consommer national ». Ailleurs, on se vantera plutôt de l'origine étrangère de ses vêtements.